**SMITHSONIAN
LIBRARIES**

Lieutenant J.-H. BRADFER

Au Pays

du Sommeil

et de la Mort

= BRUXELLES =
J. LEBÈGUE & C^{ie}

Au Pays du Sommeil et de la Mort

25
29377
08
-4

Lieutenant J.-H. BRADFER

Au Pays du Sommeil
ET
de la Mort

BRUXELLES
J. LEBÈGUE & C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS
46, RUE DE LA MADELEINE, 46
—
1908

HOMMAGE DE RESPECTUEUSE AFFECTION

AU COLONEL E. DE NEUTER

Si ces quelques notes trop sommaires, si ce hâtif croquis africain, inspirent à quelques hommes de bonne volonté le désir de s'informer, d'étudier sans passion l'extraordinaire épopée congolaise et de prêter leur appui à ceux qui luttent dans notre future colonie pour le progrès de l'Humanité, j'aurai atteint le seul but que j'ambitionnais en écrivant ces lignes.

J.-H. B.

AU PAYS DU SOMMEIL ET DE LA MORT

CHANTS FUNÈBRES. — LIBATIONS NOCTURNES. — RAVAGES DE LA MALADIE DU SOMMEIL. — QU'EST-CE QUE LA MALADIE DU SOMMEIL? — HIPPOCRATE DIT OUI, GALIEN DIT NON! — MENTALITÉ AFRICAINE. — ÉTERNEL ESCLAVE. — INFLUENCE DES BLANCS. — BIENFAITS DE LA CIVILISATION. — L'ÉCOLE DE LULUABOURG. — UN APÔTRE AU XX^e SIÈCLE. — LE RÉV. P. CAMBIER. — RÉFLEXIONS.

Ma caravane arriva un soir, vers 8 heures, à l'entrée d'un grand village à demi ruiné et qui semblait désert.

La nuit était douce. Le chœur monotone des grenouilles et l'incessante et stridente chanson des cigales troublaient seuls le calme universel.

De sa lumière laiteuse et mate, la lune baignait le paysage aux lignes indécises et éclairait nettement les hautes houppes frissonnantes des palmiers et les larges feuilles déchiquetées des bananiers que balançait mollement une brise tiède.

Les cases, se silhouettant vaguement dans l'ombre, avaient l'air lamentables, hostiles et paraissaient abandonnées pour toujours.

Ma caravane marchait sans bruit. Mes porteurs s'étaient tus, impressionnés par le silence de mort qui régnait dans ces parages.

Nous devons loger à l'autre bout du village. Les maisons qui nous étaient réservées se trouvaient encore à un kilomètre de nous.

Tout à coup, dans le lointain, un long cri de douleur, un cri surhumain traversa la nuit ; des clameurs confuses, sinistres, rythmées lui répondirent. Un homme de la caravane dit : « On pleure un mort. Je vais *les* prévenir de notre arrivée. » Il héla les gens du village et d'un ton de mélodie leur annonça notre présence.

Un vieillard robuste, escorté de négrillons grelottants, vint à notre rencontre. Il nous dit qu'on pleurait parce que le chef du village était mort, la veille, de la maladie du sommeil.

Il nous guida lentement vers le quartier des

passagers, tandis que les lamentations semblaient se rapprocher de nous.

A un détour du sentier, nous nous trouvons brusquement devant une grande place publique

SORCIERS.

entourée de cases derrière lesquelles se dessinent nettement, sur l'azur sombre, les formes sveltes des palmiers. Cette place est illuminée par deux grands brasiers dont les flammes vacillantes éclairent une sorte d'estrade, décorée de nattes,

où est assis le cadavre du chef, mort la veille. Il est affublé d'un vieux veston blanc et de peaux de léopard. Tout ce qu'on voit de sa face noire, dans la pénombre, ce sont ses yeux grands ouverts, effrayants de fixité. Il est comme une idole fantastique dominant la foule accroupie autour de lui et qu'on devine nombreuse.

Devant ce bizarre catafalque, deux sorciers, parés de plumes, de verroteries et de lambeaux de fourrures, gesticulent en récitant très vite, sans suite et dans une incohérence folle, l'histoire du défunt.

L'assistance entière gémit, geint, se lamente. Des femmes sanglotent doucement avec des exclamations désespérées, sur un ton de rhapsodie lugubre. Des hommes chantent à mi-voix une mélodie rythmée, monotone et profondément mélancolique. Parfois, comme par hasard, les voix des hommes et des femmes se marient admirablement et s'unissent en un cantique mystérieux et captivant aux intonations barbares et dolentes.

Les deux sorciers se mettent à danser et à trépigner en poussant, sans arrêt, des objurgations farouches et des hurlements sauvages soutenus par les grondements sourds des tams-tams et les vibrations claires des tambours de danse. Leur voix monte sans cesse et domine les lamentations de l'assistance. Peu à peu l'assemblée s'excite à son tour ; le torrent débordant de cris frénétiques,

les roulements de plus en plus précipités des tams-tams et des tambours l'électrissent ; les sanglots, les gémissements, les exclamations navrées, les apostrophes indignées, les plaintes à fendre l'âme partent de la foule, tandis que les hommes

MUSICIENS.

et les femmes, dans des poses désolées, se tortent, se roulent, en proie à une douleur réelle. Des larmes luisent dans leurs yeux qui, à la lumière falote des brasiers, brillent comme de la nacre.

Lorsque l'exaspération de la foule est à son

comble, un grand cri aigu de femme en délire domine les lamentations et, brusquement, le bruit infernal cesse pour faire place au grand silence nocturne que troublent seulement le chœur monotone et lointain des grenouilles et la chanson stridente des cigales...

C'est un spectacle inoubliable et qui dépasse l'imagination la plus extravagante. On se croirait transporté dans un monde de démons en folie; on est bouleversé, remué et exaspéré par ce tapage irritant auquel succède, subitement, le profond silence des claires nuits tropicales!

Pendant cette accalmie de très vieilles femmes apportent, sans bruit, de grands pots de vin de palme et de bière de maïs que les hommes boivent goulûment, à même le pot circulant à la ronde.

Après un quart d'heure de « repos », les sanglots, les chants lugubres reprennent doucement pour s'enfler progressivement jusqu'au paroxysme, soutenus par le récitatif barbare des sorciers et les grondements des tams-tams jusqu'au moment où les voix, atteignant les notes suraiguës, se taisent brusquement après un grand cri de femme désespérée...

Ce sabbat infernal dura toute la nuit.

*
* * *

Lorsqu'on voyage aux environs de Lusambo et

de Luluabourg, on rencontre de grands villages à demi-dépeuplés, à demi-ruinés, envahis lentement par les herbes folles qui montent à l'assaut des cases branlantes.

On s'informe, on interroge, on s'enquiert des causes de cette décadence et on entend toujours la même réponse : « La faute en est à la maladie du sommeil. » (*N'tolo*, comme on dit là-bas.)

MARCHÉ DE LULUABOURG.

N'tolo! mot sinistre qui revient dans toutes les conversations des nègres, mot magique qui fait leurs grands yeux d'émail songeurs et tristes, mot mystérieux qui rend soucieux les jeunes et les vieux, mot effroyable qui est la conclusion macabre de tout !...

Près d'un grand village formé de cases neuves et bien bâties, abrité à l'ombre fraîche des pal-

miers hautains, entouré de vastes plantations en plein rapport, un bonhomme aux cheveux blancs comme de l'ouate, aux yeux fripés, aux traits fortement accentués, au teint de bronze patiné, raconte d'un air résigné et d'une voix cassée, voilée, éteinte :

« J'avais deux femmes et trois grands fils. Ils sont morts tous les cinq de la maladie du sommeil. Nous possédions cent chèvres et beaucoup de poules. Les sorciers m'ont tout pris en payement de leurs médecines. Autrefois, les gens du village nous respectaient parce que nous étions riches, forts et bien nourris. Aujourd'hui, les petits enfants me crachent à la figure et je ne mange pas tous les jours. La maladie du sommeil est venue du côté où le soleil se lève. Nous en avons ri d'abord et nous avons tâché de guérir nos malades. Puis nous avons eu peur quand nous avons vu que le village se dépeuplait rapidement. Nous avons abandonné nos anciennes cases, croyant que la malédiction des fétiches pesait sur elles et nous sommes allés reconstruire notre village là-bas sur cette colline. La maladie nous y a suivis. Nous avons encore fui et nous sommes venus nous installer ici, mais beaucoup de nos gens continuent à dormir et à mourir. Dans un an ou deux, il ne restera plus personne de notre tribu qui était puissante, nombreuse et brave... »

Il parle vite, vite, comme s'il récitait une leçon apprise par cœur.

Une fillette horriblement maigre, décharnée,

ENFANTS DE LA RÉGION DU KASAI.

vrai squelette ambulante aux grands yeux pleins de fièvre, passe péniblement. On l'interroge :

« Tous mes parents sont morts de la maladie du sommeil, dit-elle, et... j'ai faim!... » C'est tout ce qu'on peut en tirer.

Chaque jour, on rencontre, dans la brousse, des malheureux qui se traînent, abandonnés de tous, pourchassés, traqués, condamnés à l'isolement comme l'étaient nos lépreux au Moyen Age. Ce sont des malades atteints de la *N'tolo* !

Dès qu'une personne souffre du terrible mal, ses voisins, ses amis, ses parents l'expulsent du village, la poursuivent, la persécutent, dans l'espoir naïf d'éloigner avec elle le fléau tant redouté qui s'attaque à tous, jeunes et vieux, pauvres et riches, petits et grands, esclaves et chefs !

Le pitoyable malade erre à l'aventure, vit misérablement de racines crues, jusqu'à ce que ses forces le trahissent. (Bien heureux, encore, s'il échappe à la griffe du léopard.)

Alors, sa lente agonie commence. Il râle loin de tous, loin de sa mère, loin de sa hutte natale, loin de ce qui lui est cher. Il n'a, pour se couvrir, qu'un misérable lambeau de grossière étoffe faite de fibres de palmes. Il n'essaye plus de lutter contre l'implacable sommeil, ni de réagir contre les horribles convulsions annonçant sa fin prochaine et il meurt abandonné, esseulé, sous le grand soleil de feu qui incendie le ciel d'Afrique, ou face aux étoiles innombrables qui escortent l'ardente Croix du Sud !...

Qu'est-ce donc que cette mystérieuse et terrible maladie du sommeil ?

Les médecins nous diront qu'elle est provoquée

par la piqure de la mouche *tsé-tsé* (1). Cet insecte, vivant dans les roseaux qui bordent les rivières et encombrant les marais, est très avide de sang

DANSE DE SORCIERS.

humain. Il inocule à ses victimes un virus chargé de microbes qu'on a baptisés du nom de *Trypanosoma gambiense*.

(1) « L'agent de contamination dans la maladie du sommeil est une mouche, du genre appelé par les noirs *tsé-tsé*. On l'a dénommée *Glossina palpalis*.

» Est-elle le seul agent de propagation du redoutable

Les trypanosomes, ainsi libérés, se répandent bientôt dans le sang de la personne piquée par la tsé-tsé, s'y multiplient, y grouillent, envahissent les tissus musculaires, s'établissent dans le cerveau qu'ils rongent et taraudent.

Dès lors, les premiers symptômes de la maladie du sommeil se manifestent. Les glandes du cou, de l'aîne et des aisselles se dilatent outre mesure, les paupières se gonflent et s'alourdissent, les membres deviennent pesants, la démarche est hésitante, vacillante, les sens s'émoussent, des hallucinations effroyables hantent les rêves du malade, qui est bientôt pris d'une somnolence invincible et d'un appétit féroce.

Puis viennent les accès de folie. Folie furieuse chez les forts, délire de la persécution chez les faibles. Le malade ne dort presque plus, des céphalées atroces étreignent sa pauvre cervelle, des visions de cauchemars horribles le poursuivent partout. Malgré son énorme appétit, il maigrit, faiblit, se ruine, traîne une vie misérable de damné. Ses yeux, ses beaux grands yeux de nacre s'éteignent et se couvrent de stries sanglantes.

mal? Jusqu'à présent on le pensait. Le D^r Gustave Martin et ses collaborateurs viennent d'établir qu'un moustique du genre *Stegomya* est également un vecteur du trypanosome, et que celui-ci évolue et se multiplie chez lui comme il le fait chez la tsé-tsé. » (Cf. *Illustration* du 11 mai 1907, n° 3350.)

Des douleurs lancinantes et cruelles torturent ses muscles, il se tord, il halète, il se convulse.

Enfin, la suprême délivrance approche. Le sommeil revient, implacable. Le malade ne se réveille qu'à demi pour manger, tout lui est indifférent, il passe des semaines entières sans bouger,

SCÈNE DE MARCHÉ.

couché sur le dos, et des plaies affreuses, où grouille la vermine, se forment sur cette pauvre loque humaine... La mort vient enfin mettre un terme à ses souffrances!...

Peut-on guérir de la maladie du sommeil?

Certains médecins sont pour la négative ou

hésitent encore à se prononcer, tandis que d'autres disent catégoriquement oui.

Le docteur belge Van Campenhout, médecin de l'État Indépendant du Congo, se range parmi ces derniers.

Les travaux de notre savant compatriote sont peu connus du grand public. Le docteur Van Campenhout s'est tout spécialement attaché à trouver le spécifique de la maladie du sommeil. Ses recherches l'ont amené à préconiser l'emploi d'injections sous-cutanées d'atoxyl, remède employé par le professeur Koch. Cette préparation arsenicale, usitée actuellement dans tout le Congo, et notamment dans les lazarets de Lusambo, de Pania-Mutombo, de Kabinda-Lumpungu et de Léopoldville, a pour effet d'améliorer sensiblement l'état des malades. L'atoxyl agit, paraît-il, sur le trypanosome, à peu près comme la quinine sur l'hématozoaire des fièvres paludéennes. Les injections d'atoxyl font disparaître la faiblesse musculaire et les maux de tête, calment les douleurs dans les articulations, réveillent les sens endormis et peuvent, espère-t-on, sauver les malades atteints des premiers symptômes de la mystérieuse affection. Elles sont parfois efficaces dans les cas graves, là où on renonçait, avant le traitement, à tout espoir ; elles atténuent, lorsqu'elles sont répétées, la somnolence, augmentent peu à peu les forces en per-

mettant au malade, dans plus d'un cas, de se lever et de marcher, ce qui lui était impossible absolument avant d'avoir pris l'atoxyl (1).

. .

La race congolaise, si belle et si robuste, est décimée impitoyablement par la maladie du sommeil. Le redoutable fléau s'étend de jour en jour, attaquant les populations les plus saines et ravageant les tribus les plus intelligentes.

Les nègres du Kasai assurent que cette effroyable épidémie leur a été apportée autrefois par les Arabes de l'Ouganda, — ce qui est très possible, du reste.

L'Arabe, au sang vicié, aux mœurs dépravées, est la proie de maux multiples qu'il a transmis aux malheureuses peuplades africaines placées jadis sous sa tyrannique et abominable domination. Les vaillantes troupes de Dhanis, de Lothaire, de Vankerkhoven, de Henry, de Michaux l'ont chassé du territoire de l'État du Congo, mais son empreinte maudite reste encore tangible et il faudra de grands efforts pour l'effacer complètement.

Race primitive et puérile, déçue devant le mystère, étonnée devant la mort, la race noire s'est

(1) Cf. *Revue* (ancienne *Revue des Revues*) du 15 février 1907, p. 547.

ingénument figurée que la maladie du sommeil lui a été communiquée par des esprits malfaisants au service des Arabes en courroux. Pour conjurer le mauvais sort, l'humble Congolais adresse à son

MUSICIENS.

grossier fétiche des prières stupides, touchantes, mêlées d'incantations; et toutes les aspirations vagues de son esprit ignorant et obscur se traduisent en chansons naïves et barbares.

Admirablement doué pour la musique, le nègre exprime toutes ses sensations par des chants et par des danses. Il chante et danse pour exhaler sa douleur, comme il chante et danse pour manifester sa joie ; et ses fêtes funèbres sont généralement ordonnées, dirigées par les sorciers qui en retirent toujours tout le bénéfice possible ; les peuplades noires sont, moralement, sous la dépendance absolue de ces audacieux imposteurs qui les exploitent, les grugent en abusant insolemment de leur prétendu pouvoir magique.

Presque toujours, le chef d'un village en est le sorcier principal. Il appuie son autorité temporelle sur son autorité spirituelle. Son despotisme est absolu. Il dispose, comme il l'entend, de la vie et des biens de ses sujets. Son peuple est sa propriété. Et s'il lui plaît de vendre ses gens comme esclaves, ceux-ci se résignent facilement, sachant que, quel que soit leur maître, on n'aura pas plus de considération pour eux que pour un vil bétail.

On est toujours étonné de constater avec quelle indifférence l'Africain se laisse réduire à l'esclavage. Dès qu'il voit que toute défense est inutile, le nègre se rend à la merci de son vainqueur et ne s'étonne pas d'être maltraité, car il conçoit bien que si lui-même avait le dessus, il traiterait son vaincu avec toute la désinvolture dont on use à son égard. Ignorant complètement le sentiment de la pitié, le noir ne compâtit jamais aux maux

de ses semblables. Il ne voit dans le malheur des autres que le ridicule qui s'en dégage et il s'amuse, sans arrière-pensée, aux dépens des misérables, des vaincus et des malades.

DANSE D'HOMMES.

Pour le nègre, la force prime tout. Toujours, les audacieux, pourvu qu'ils aient prouvé leur force, se voient accueillis avec faveur et crainte. Le respect du noir est assuré à tous ceux qui osent et son affection est acquise à ceux qui le protègent.

L'esclave se résigne sans murmure à sa vie de servitude. Quelle que soit son origine, qu'il ait été le plus puissant ou le plus humble de sa tribu, le nègre captif est soumis à son maître et ne s'enfuit que lorsqu'il est tout à fait certain de ne pas être repris. C'est ce qui explique pourquoi et de tout temps, la race noire a été l'esclave des autres races. Sa mentalité toute primitive, sa résignation fataliste, sa crainte invétérée de l'inconnu et du mystère en font une race subalterne toute désignée pour être la servante des hommes adroits qui surent lui en imposer par leur force ou par leur intelligence.

Il arrivait, autrefois, que l'esclave était destiné à servir de victime dans quelque sacrifice humain : on l'engraissait pour le manger ou on le réservait pour l'enterrer vivant aux funérailles de son chef. Alors, comme toujours, il se résignait.

On a soupçonné d'exagération les explorateurs racontant que, sur certains marchés africains, des esclaves étaient exposés comme du bétail de boucherie et offerts en vente aux amateurs qui indiquaient sur le corps des malheureux les morceaux de leur choix, sans que les pauvres gens, ainsi désignés à être dépecés et mangés sous peu, protestassent... Il n'y a là aucune exagération.

Quand on connaît un peu la mentalité nègre, on se rend vite compte de l'énorme distance qui sépare la race noire des races civilisées. L'indi-

gène congolais est un être inférieur, manquant presque totalement de moralité. Si, chez lui, le sentiment de la pudeur corporelle est assez développé, le sentiment plus noble de la pudeur morale est, pour ainsi dire, nul. Il ment, sans

DANSE DE FEMMES.

intérêt et sans méchanceté, à tout propos, par manque de réflexion et pour s'en faire accroire à lui-même. Il ment pour le plaisir de mentir. Et, rien n'est plus laborieux ni plus pénible que de procéder à une enquête judiciaire au Congo : les

prévenus mentent, les témoins mentent et tous s'accusent mutuellement de mentir ; si on les prend en flagrant délit d'imposture, ils mentent encore et s'indignent parce qu'on ne les croit pas. Le mensonge constitue pour eux une sorte d'atmosphère naturelle dans laquelle leur personne mentale évolue et se complaît. Le mensonge supplée, chez eux, à la ruse et devient, pour eux, une arme défensive et offensive qu'ils utilisent avec une duplicité révoltante. Cette mentalité serait taxée chez nous d'immoralité ; au Congo, c'est chose admise. Le nègre n'est pas immoral au sens européen du mot, il est *amoral*. Il est dépourvu des vertus qui font la force et la beauté de nos sociétés policées. Toute chose lui est permise ou plutôt rien ne lui est formellement défendu. Il sait qu'il doit aimer sa mère et il l'aime ardemment, non par devoir, mais par instinct. Il sait qu'il ne peut tuer ni voler impunément, car il risque d'être poursuivi et massacré par les parents de sa victime. Sa vie, ses biens, sa liberté dépendent uniquement du bon vouloir de son chef ; aussi, pour s'assurer les bonnes grâces de son maître, emploie-t-il la flatterie la plus vile et la flagornerie la plus basse. S'il veut se créer une famille, c'est presque toujours à son chef qu'il doit acheter sa compagne et c'est généralement sa future épouse qui fixe elle-même sa propre valeur, mettant une sorte de coquetterie à en exagérer le taux. Mariée, la

femme noire devient l'esclave, la chose de son mari ; elle perd toute personnalité, toute liberté sans jamais pouvoir se plaindre et sans jamais y songer, car avant son mariage elle a toujours été

UN CHEF DU KASAI ET SA COUR.

confinée dans un gynécée où les autres femmes ne lui ont appris que la passivité et la soumission ; aussi, subit-elle les brutalités de son seigneur l'époux avec la résignation d'une bête sans défense.

La forme de la société nègre est en arrière de celle de nos sociétés civilisées de plusieurs dizaines de siècles. On a cru, à tort, pouvoir comparer la société noire actuelle aux sociétés blanches de l'antiquité, mais on a négligé dans cette comparaison un facteur très important : la différence de mentalité. Nos ancêtres possédaient des rudiments de morale et considéraient l'honneur comme une vertu sacrée ; le nègre, au contraire, est amoral et le sentiment de l'honneur lui est totalement inconnu : il vit dans la bestialité la plus absolue sans se soucier de développer sa pauvre intelligence ; il ignore tout des grands principes qui ont présidé à la formation de nos sociétés policées ; depuis toujours, le nègre croupit dans l'ignorance complète, sa science est nulle et c'est à son seul instinct qu'il faut attribuer son esprit industrieux ; il n'a jamais fait aucun effort individuel pour s'élever.

La race congolaise est restée la race enfant et il était grand temps que nos compatriotes s'occupassent sérieusement de commencer à l'éduquer.

*
* * *

Le nègre n'est cependant pas rebelle à s'assimiler une partie de nos connaissances et à progresser lentement vers la civilisation. On en acquiert la preuve lorsqu'on compare l'étal mental

du Congolais d'aujourd'hui à celui du Congolais d'il y a seulement dix ans.

Le noir s'est familiarisé avec le blanc. Non seulement il le tolère chez lui, mais il l'appelle, il le protège, il l'aide dans ses travaux. Il considère comme une faveur l'établissement d'un poste commercial, religieux ou administratif dans sa région. Il sait que le blanc lui apporte le bien-être et c'est pourquoi il a confiance en lui. Il l'aime et le respecte. Il admire son savoir et son esprit entreprenant.

L'Européen, prêchant d'exemple, a mis courageusement « la main à la pâte ». Il a créé des stations et des missions coquettes. Il a révélé aux indigènes les richesses minérales et végétales de leur sol et leur a enseigné à en tirer profit. Il leur a fait comprendre, — au prix de quelle patience, — l'horreur de la traite, de l'anthropophagie et des guerres intestines. Bien des progrès doivent encore être accomplis dans ce gigantesque effort de rénovation sociale, mais l'essor est donné aux idées généreuses et déjà la race noire commence à sortir des ténèbres profondes où elle croupissait lamentablement.

Le nègre veut imiter le blanc et devenir aussi riche, aussi savant et aussi indépendant que lui.

Le nègre a appris à travailler. Il apprécie peu à peu la joie de vivre par son labeur et la bien-faisante stimulation de l'effort. Sa mentalité s'élève

lentement. Il tâche de se calquer sur le blanc. Celui-ci l'encourage, le réconforte, le récompense lorsqu'il accomplit ponctuellement son travail, mais, aussi, il le réprimande lorsqu'il est en défaut. L'amour-propre si ombrageux du nègre en est excité. Il veut mériter les éloges qu'on lui

UNE HABITATION DE BLANC.

décerne devant ses camarades ou ne pas donner prise aux reproches. Il s'applique de son mieux et veut ressembler au blanc. — Certains esprits chagrins disent que le noir veut singer l'Européen. — Soit, il le singe; mais regardons donc autour de nous : qui de nous n'en singe pas un autre qu'il considère comme un modèle parfait?

Depuis que les Belges ont pris pied en Afrique

et s'y sont installés, les noirs sont devenus moins sauvages. Ils se sont révélés comme des travailleurs intelligents chez lesquels l'amour du labeur s'affirme et se développe. Dès maintenant, les nègres cherchent à s'instruire. Ils ont l'ardent

L'ÉCOLE DE LULUABOURG.

désir d'apprendre et ils commencent à se sentir honteux de leur ignorance et de leur barbarie.

Nos compatriotes, les missionnaires catholiques, ont si bien compris cette nécessité impérieuse de l'instruction du nègre que, — généreusement soutenus par l'État et par les grandes sociétés commerciales, — ils ont créé de nom-

breuses écoles qui sont assidûment fréquentées par les adultes, aussi bien que par les enfants.

J'ai eu l'occasion d'assister à plusieurs leçons données par un missionnaire à l'école de Lulua-bourg. Avec une patience angélique, il parvenait à faire entrer dans les cerveaux obscurs de ses élèves des rudiments de science élémentaire, n'omettant jamais d'en faire ressortir le côté pratique et prenant toujours ses exemples autour de lui. Il mettait, dans son enseignement, toute sa bonne humeur ; il émaillait ses leçons d'anecdotes locales et égayait son auditoire tout en l'instruisant. Ses élèves, bouche bée, l'écoutaient religieusement et « buvaient avidement ses paroles ». La classe terminée, il était assailli de questions joyeuses ou baroques auxquelles il répondait avec la plus grande obligeance.

La faculté assimilatrice du nègre est telle, que j'ai vu certains de mes soldats apprendre à lire et à écrire en moins de six mois et parvenir à s'exprimer en un français passable.

Dans les missions catholiques, nos compatriotes ont accompli, au point de vue moral, des progrès considérables :

Le district du Kasai compte plus de vingt mille chrétiens. Parmi les païens la moralité s'est améliorée à leur contact : les coutumes barbares tombent en désuétude ; le pouvoir des sorciers s'affaiblit ; l'anthropophagie n'existe plus qu'à

l'état de hideux souvenir ; la polygamie disparaît lentement et l'homme prend peu à peu l'habitude de travailler autant que la femme, ce qui équivaut déjà à une véritable révolution.

L'instruction se répand : les néophytes ne sont admis au baptême que lorsqu'ils savent lire et écrire. Nos compatriotes ont établi des écoles

UN COIN DE LA MISSION DE LULUABOURG.

dans toutes leurs missions et le pays se couvre de fermes-chapelles où des auxiliaires noirs instruisent les indigènes.

Enfin, chose digne des plus grands éloges, des lazarets sont installés en plusieurs endroits où sont recueillis et soignés les malheureux atteints de la maladie du sommeil. Tous les jours, des

missionnaires se mettent en route, sillonnent la brousse, visitent les foyers d'infection, voyagent par monts et par vaux, à la recherche des misérables malades abandonnés de tous. Ils les recueillent, les réconfortent et les envoient dans leurs lazarets où les religieuses leur prodiguent leurs soins les plus dévoués.

MAISONS DE NOIRS (EN PISÉ).

Dans l'ordre matériel, il faut signaler, comme fruit de l'exemple et des conseils de nos compatriotes missionnaires, l'extension de la culture du manioc, du millet, des patates douces, des arachides et surtout du maïs; la plantation d'arbres fruitiers; l'élevage du bétail et des animaux de basse-cour; l'exploitation des lianes à caoutchouc et, enfin, l'emploi du pisé ou des briques pour la

construction de maisons indigènes plus coquettes et cent fois plus hygiéniques que les misérables paillottes vermineuses d'autrefois.

A chacune de leurs missions, nos compatriotes ont annexé une école industrielle qui forme de bons artisans. Ceux-ci sont très appréciés pour leur esprit de discipline et leur connaissance du métier qu'ils exercent.

*
* * *

Vingt ans se sont à peine écoulés depuis l'arrivée du Rév. P. Cambier à Luluabourg et, à présent, la situation morale et matérielle de ses catéchumènes est bien transformée.

Les collaborateurs de cet homme dévoué ont été pour beaucoup dans ce travail philanthropique, mais c'est le Rév. P. Cambier qui a toujours été au premier rang, c'est lui qui a vaincu les premières et les plus périlleuses difficultés, c'est lui qui a préparé au prix d'efforts surhumains le succès de l'œuvre évangélisatrice entreprise par les missionnaires de Scheut.

N'étant ni partisan ni adversaire d'aucune religion, je laisse de côté le caractère sacerdotal du Rév. P. Cambier et je ne veux envisager ses actions qu'au seul point de vue civilisateur.

Doué d'une rare intelligence et d'une vaste érudition, le Rév. P. Cambier, préfet apostolique

du Kasai, possède cette foi qui transporte les montagnes.

Ses débuts, à Luluabourg, furent particulièrement durs. Il eut à lutter contre la méfiance et la malveillance des sauvages qui ne voyaient en lui qu'un ennemi. A force de douceur et de persuasion il parvint à s'entourer de quelques serviteurs noirs, qui furent bientôt en butte aux mauvais procédés des farouches indigènes. Il ne connut jamais le découragement. Il voulait réussir et il savait qu'il réussirait.

LE RÉV. P. CAMBIER.

Il débuta dans son apostolat par la création d'un très humble hameau où il hébergeait les esclaves en fuite et les malades. A plusieurs reprises, il eut à défendre sa mission contre les attaques des traitants ou des soldats en rébel

lion contre l'État et à protéger ses prosélytes contre la mauvaise foi et la trahison des sauvages.

Sa verve expansive jointe à sa ténacité opiniâtre l'aidèrent à vaincre des difficultés réputées insurmontables. Il vit sa mission se développer et prospérer, et il connut, après bien des déboires, la joie que procure la réussite.

Peu à peu, les indigènes vinrent à lui et le choisirent pour arbitre. Il eut à trancher les différends surgis entre les peuplades. Il le fit toujours sans répugnance, avec le plus complet désintéressement, et il gagna, par là, la confiance absolue des noirs.

Grâce à lui, la paix revint dans les villages entourant la mission, les populations s'adonnèrent aux travaux des champs. Le Rév. P. Cambier leur procura des semences et leur donna de bons conseils ; les cultures prirent une grande extension et les agriculteurs noirs n'eurent plus à craindre le retour des famines terribles qui ravageaient autrefois le centre de l'Afrique.

Aujourd'hui, le Rév. P. Cambier peut être considéré comme le maître spirituel dont la parole bienveillante est écoutée et respectée de toutes les populations des régions de Luluabourg et de Lusambo.

Son établissement de Saint-Joseph de Luluabourg prospérant de plus en plus, il fonda, en quelques années, les missions de Saint-Trudon,

de Thielen-Saint-Jacques, de Mérode-Salvator, de Hemptinne-Saint-Benoît, de Bena-Makima et de Saint-Antoine, auxquelles il annexa des écoles primaires et des écoles industrielles.

Ému des souffrances endurées par les malheureux noirs atteints de la maladie du sommeil et

LE MARCHÉ A SAINT-JOSEPH DE LULUABOURG.

touché du dénûment de ces misérables, le Rév. P. Cambier prescrit à ses collaborateurs de les recueillir, de les soigner, d'adoucir leurs derniers moments. De sa propre initiative, il créa, voici plus de quinze ans, les lazarets religieux de Saint-Trudon et de Saint-Joseph de Luluabourg.

Depuis qu'il est en Afrique, il s'applique à chercher le remède définitif à la maladie du som-

meil et il ne désespère pas de le découvrir. Ses malades sont toujours soignés, avec un dévouement absolu et une abnégation admirable, par les religieuses; toutes les mesures d'hygiène et de prophylaxie sont prises pour éviter la contagion; tous les efforts sont faits pour recueillir les malades abandonnés dans la brousse et pour découvrir, dans les villages, ceux qui sentent les premières atteintes du redoutable fléau.

La patience et la persévérance des missionnaires belges sont inlassables. Nos compatriotes sont animés d'un esprit de renoncement tout évangélique. Quel que soit le but religieux qu'ils poursuivent, on doit les admirer sans réserve, on doit les encourager et reconnaître en eux de vaillants pionniers de la civilisation, de courageux soldats de l'armée du progrès, de dévoués collaborateurs de l'œuvre de régénération et de rénovation sociale entreprise, au Congo, par notre Roi.

Le Rév. P. Cambier peut être fier du résultat de ses efforts philanthropiques : il a bien mérité de l'Humanité!

*
* *

Une lutte incessante est menée victorieusement, au Congo, contre deux fléaux : la barbarie et la maladie du sommeil.

Des écoles sont créées et prospèrent. La situa-

tion morale et matérielle du nègre s'améliore de jour en jour. Une race énergique sort lentement des ténèbres embrumées de l'ignorance et voit poindre l'aurore de la civilisation.

Des hommes de cœur se dévouent à une tâche

UN STEAMER DU KASAI.

ingrate : instruire, civiliser et guérir les noirs. Si des encouragements leur sont acquis, les injures ne leur sont pas ménagées. Ils vont de l'avant malgré l'outrage. Ils se soucient peu des rhéteurs et des phraseurs. Ils savent qu'ils accomplissent

de bonne besogne et qu'ils continuent les traditions généreuses de leurs prédécesseurs. Ils savent qu'ils travaillent pour le bien de l'humanité et pour la gloire de leur pays.

La lutte contre la maladie du sommeil a été engagée courageusement par les grandes nations ; la France, l'Allemagne et l'Angleterre subventionnent, depuis 1905, des missions médicales qui disposent de capitaux importants.

En 1904, le roi Léopold II a créé un fonds de recherches de 300,000 francs, plus un prix international de 200,000 francs destiné à récompenser le savant qui découvrira le remède définitif à la maladie du sommeil. En outre, des lazarets ont été établis dans tout le territoire de l'État Indépendant du Congo ; les médecins, les missionnaires, les agents commerciaux et les agents de l'État travaillent à la recherche du remède à ce fléau redoutable et à la destruction de ses moyens de contagion ; chacun y met du sien, ce ne sont pas les bonnes volontés qui manquent, au Congo.

Dans l'entreprise africaine, la race belge s'est révélée énergique, tenace, entreprenante, intelligente et forte. On ne saurait assez remercier celui qui a le mieux compris l'âme de son peuple : je veux dire le Roi Léopold II.

Notre Souverain, avec sa clairvoyance et son génie, a compris que les Belges étaient capables de créer un empire colonial, de l'organiser, de

l'administrer et de le faire prospérer; il a su encourager et récompenser ses collaborateurs; il a su nous créer une situation privilégiée parmi les peuples européens; il a su vaincre notre esprit casanier et nous montrer la route du Progrès.

Nous serions des naïfs si nous abandonnions les avantages qu'il nous offre!

Bruxelles, le 15 décembre 1907.

Bruxelles. — Impr. J. JANSSENS.

3617-48

6282

LBC '88

SMITHSONIAN INSTITUTION LIBRARIES

3 9088 00097 7272